

L'étrange argument de la punition climatique

Un an après la publication d'[un article sur le dérèglement climatique](#) dans *Nature*, Pascal Bruckner en [souligne](#) les recommandations affolantes pour mieux dénoncer l'idéologie que climatologues et écologistes tenteraient d'imposer : un dogme de privation fondé sur la volonté de punir, qui s'expliquerait en dernier ressort par une « *haine de l'humanité* », puisque « *l'arme climatique vise* » rien moins qu'à « *entériner l'injustice globale et à interdire aux nations démunies d'émerger de la misère* ». On se pince, mais non, nulle trace de second degré. Reprenons.

Pascal Bruckner accepte le « *réchauffement* » climatique anthropique, et la nécessité de décarboner l'économie, mais ces précautions d'usages sont noyées sous une telle masse d'arguments contraires (en quoi son enthousiasme pour le gaz de schiste est compatible avec l'économie décarbonée ?), qu'elles semblent bien formelles. Ce brouillage-là, qui est tout le problème, semble le prix à payer pour faire prospérer une petite niche, celle de l'intellectuel suffisamment iconoclaste pour démasquer climatologues et écologistes, mais slalomant pour éviter de les contester sur le fond. Sauf qu'à force de contorsions, la désinformaton guette et ici, elle confine au cas d'école.

Opportun donc, ce fameux article qui irait jusqu'à préconiser d'appauvrir les pays riches, et limiter leur démographie. Ainsi cité, le lecteur non averti le croira significatif. Or, c'est l'induire en erreur, car non seulement il évoque d'autres pistes, telle une « coopération globale » accrue, mais en outre, d'autres spécialistes comme Jean Jouzel ont [critiqué](#) sa conclusion politique jugée hors du champ d'expertise des auteurs. Une broutille, visiblement, que Pascal Bruckner mentionne à peine, tout à son flagrant délit : la preuve que ces partisans du dérèglement climatique veulent « *avant tout* » « *punir le genre humain* », en transformant un « *fait* » en « *religion* ». Evidemment, la démonstration est difficile : que peut faire une communauté scientifique parvenue à un niveau de consensus élevé sur une question (le *fait*), sinon le proclamer, surtout s'il a un impact global majeur ?

Reste la possibilité des coups bas : insinuer que les climatologues considèrent que le dérèglement n'est que chaos, voire qu'il est plus grave que la pauvreté ou la faim. A ce niveau de mauvaise foi, et de diffamation intellectuelle, un silence cruel s'imposerait si ce tour de passe-passe n'avait pour effet collatéral de discréditer un peu plus la science aux yeux de la société, maintes fois échaudée. Prétendre décrire le dérèglement climatique en contrastant ses conséquences dramatiques avec les anecdotiques opportunités viticoles en Grande-Bretagne, laisser entendre qu'il apportera l'été toute l'année et des potirons aux Inuits, c'est soit mentir sciemment, soit avoir besoin de quelques ouvrages de référence. Croit-il que les climatologues ne font pas des bilans nuancés de notre influence sur le climat ? Qu'ils cachent les données non alarmantes ? Il le sous-entend pourtant très fort, contre toute vérité factuelle. Pire, il accuse même ces « *réchauffistes* » d'engendrer le « *climato-scepticisme* ». Et là, fini de rire. On croyait que la négation climatique (qualification plus précise de cette idéologie) était, outre quelques scientifiques respectables mais ultraminoritaires, une habile construction de lobbys industriels exploitant la crédulité du public sous le faux-nez du doute légitime. Un intellectuel crédible se devrait de rappeler cette évidence, partagée par l'écrasante majorité des spécialistes. Mais non : ici, le *fait* devient subitement « *argument d'autorité* », et se retrouve sur le banc des accusés. Pauvres négateurs climatiques, chauffés à blanc par ceux qui ont l'arrogance d'avoir prouvé, jusqu'à plus ample informé, qu'ils faisaient fausse route ! Cette logique, appliquée par exemple au consensus qui fait du VIH la cause du sida, ferait frissonner. Mais pour le climat, les vannes sont ouvertes. Et tant pis si l'essence de la recherche, c'est à dire la patience, le débat contradictoire, et un niveau d'exigence maximal dans l'argumentation pour accorder un crédit élevé aux résultats, est couvert d'opprobre.

L'analyse part alors en vrille : « *on* » veut punir, « *des* » politologues prédisent des guerres « *toutes climatiques* ». Qui sont ces forces indéfinies, combien de divisions, comment se coordonnent-elles ? Mystère. Enfin si, il y a quand même ces pelés, ces galeux : les écologistes, un groupuscule (on pensait qu'il s'agissait d'un parti démocratique) de néocolonialistes dans le déni qui veulent maintenir le Tiers-Monde dans la misère. Qui s'émeuvent d'écarts de richesses et de comportements individuels délirants non pas par aspiration à la justice sociale, mais pour mieux convaincre les

pauvres de s'appauvrir eux aussi. Et qui ne proposent même pas de solutions (qui, pourtant, «*existent*» !). Pascal Bruckner voudrait en somme qu'on ne trouble pas la quiétude de sa vie, mais qu'on œuvre en silence à sa perpétuation. Las, les gueux sont parfois si remuants...

Evidemment, une fois prononcées les philippiques, plus grand chose ne tient : Pascal Bruckner doit bien convenir que nos habitudes doivent changer, sans rien proposer. Il aurait utilement pu dessiner les contours d'un principe de plaisir auquel il tient (et on le comprend) pour *tous* compatible avec un monde *fini*. Mais les anathèmes semblent plus payants. Ils ne méritent, en retour, que des évidences : certes, les climatologues peuvent se tromper et évoluer, mais il est embarrassant de rappeler que les rapports successifs du [GIEC](#) témoignent précisément de cette construction en cours. Certes, certains peuvent faire profession d'alarmisme, mais toute généralisation serait ici malhonnête. Certes, les écologistes poussent leur avantage politique, sans être en cela différents des idéologues productivistes, ni d'ailleurs plus puissants. Rien donc qui ne justifie d'amalgamer vigilance climatique et catéchisme, surtout au moyen d'un prêche. A part peut-être, un petit créneau à faire prospérer. Chacun jugera la hauteur de l'enjeu.

Thomas Heams, maître de conférences à AgroParisTech, enseigne la génétique et l'histoire des idées scientifiques.

Texte publié dans Libération – 12 Septembre 2013